

## *Dictionnaire amoureux de la traduction* de Josée Kamoun

Nicolas Froeliger

---

**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/traduire/4511>

DOI : 10.4000/130t0

ISSN : 2272-9992

**Éditeur**

Société française des traducteurs

**Édition imprimée**

Date de publication : 10 décembre 2024

Pagination : 86-89

ISSN : 0395-773X

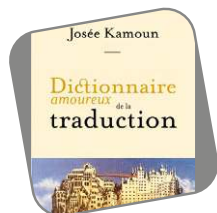
**Référence électronique**

Nicolas Froeliger, « *Dictionnaire amoureux de la traduction* de Josée Kamoun », *Traduire* [En ligne], 251 | 2024, mis en ligne le 10 décembre 2024, consulté le 07 janvier 2025. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/4511> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/130t0>

---

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

# Lu pour vous



*Dictionnaire amoureux de la traduction*  
de Josée Kamoun

---

**Nicolas Froeliger**

« *Déjà, mon atypie se manifestait  
de manière cocasse et involontaire.* »  
(Josée Kamoun, 2024, p. 142)

Dans le monde de la fiction, les ouvrages ménageant une place importante, voire centrale, à la traduction et aux traducteurs ne manquent pas : c'est même devenu un thème littéraire à part entière. Il est courant, aussi, de lire, sur ces sujets, des écrits plus confidentiels, destinés à un public soit de professionnels, soit d'enseignants et de chercheurs ; les bibliothèques universitaires en regorgent. Il est plus rare, parce que l'exercice est sans doute plus difficile, de croiser des œuvres consacrées à la traduction qui s'adressent tout autant aux professionnels, aux chercheurs et au grand public. C'est ce qu'avait tenté, sans que l'on puisse y voir une réussite totale, David Bellos, avec *Le Poisson et le bananier*, en 2012<sup>1</sup> : trop pointu, dans bien des cas, pour les profanes, sommaire, à maints égards, pour les initiés, quelle que soit leur obédience traductionnelle.

Délicat exercice, donc, auquel s'est livrée Josée Kamoun avec ce *Dictionnaire amoureux de la traduction*, paru en 2024 chez Plon. Et brillante réussite, dont les 49 entrées, forcément alphabétiques, et les 543 pages, agrémentées d'illustrations fort bienvenues dues à Alain Bouldouyre, combleront tant les connaisseurs du monde de

---

<sup>1</sup> BELLOS David, *Le Poisson et le bananier, une histoire fabuleuse de la traduction*, traduit de l'anglais par Bernard Loayza, Paris, Flammarion, 2012.

la traduction que ceux qui en ignorent encore tout. Il faut dire – et ceux qui ont pu l’entendre lors de conférences ou d’émissions radiophoniques le savent déjà – que l’autrice n’est pas totalement dépourvue d’humour et écrit avec un bonheur certain : « des aristocrates de la morphologie » (p. 293, à propos d’une rencontre dans le métro parisien), « le huis archiclos d’une université américaine » (p. 317, sur le *Feu pâle* de Nabokov)...

Amoureux ou pas, le dictionnaire, par sa forme, se prête à vrai dire particulièrement bien à une approche tous azimuts de la traduction (la Bible, les insultes et gros mots, Henry James, la langue des signes, le monde de l’édition, le sous-titrage, les onomatopées, les langues imaginaires, les noms propres, les titres, les langues animales...). En effet, le domaine qui nous intéresse peut être pris par tous les bouts, au point que son unité, ou son absence d’unité, est devenue un sujet traductologique de plein droit : de quoi, au juste, parle-t-on quand on parle de traduction ? Il y a pourtant ici maints facteurs d’unité et de continuité. Le premier, nous l’avons dit, se trouve dans le style de sa rédactrice : à travers le foisonnement des thèmes, c’est toujours une voix singulière qui se fait ici entendre. Le second est de l’ordre du cheminement.

Plusieurs leitmotive parcourent ici cette forme semi-libre qu’est le dictionnaire. Le premier est historique. Il part des quatre traductions des *Mille et une nuits* qui ont fait date dans l’histoire (p. 23-47), passe par Laurence Sterne et la question de la traduisibilité (p. 76-79 ou 99-107), ou la Bible du roi Jacques (p. 104-105), pour déboucher sur l’Histoire en train de se faire (le couronnement de Charles III en septembre 2022, p. 129 ; le développement de l’intelligence artificielle, p. 205-211, et, sur une touche plus personnelle, p. 15 ; les émojis en traduction, p. 133-140 ; ou encore ce que l’on a appelé « l’affaire hollandaise » en 2020, p. 507-513...). Avec même, pour ceux que le manque d’imagination conduit à lire les dictionnaires en suivant banalement l’ordre alphabétique, l’impression d’une progression temporelle ordonnée.

Le deuxième fil rouge est plus personnel : un dictionnaire amoureux, c’est aussi, et sans doute obligatoirement, une autobiographie, en même temps qu’une occasion de sauter et gambader d’un thème à l’autre. C’est ainsi que le parcours d’une vie donne l’occasion de mêler des souvenirs lacustres d’enfance à Virginia Woolf (p. 171-176), les débuts de l’adolescence aux chansons populaires et à leur adaptation (p. 63-75), le latin et le grec aux Rolling Stones (p. 141-148), pour cingler ensuite vers les traductions homophones (p. 195-201), puis,

au moment des études, croiser Shakespeare (p. 229-245), avant des rencontres plus récentes (Kerouac, notamment, p. 257-270, Melville, p. 298-306), avec à chaque fois une analyse littéraire fine en préalable aux considérations traductionnelles : l'enseignement en classes préparatoires y serait-il pour quelque chose ?

Le troisième élément de continuité est celui des pratiques : avouons-le, il est tout de même plus intéressant d'entendre parler de traduction par ceux qui en ont l'expérience, avec la question du caviardage (p. 80-83), mais aussi des développements plus approfondis et plus personnels – d'autres rencontres – sur James Joyce (p. 215-228 notamment), George Orwell (p. 366-385) et, on serait tenté de dire bien sûr, Philip Roth (p. 393-408), trois auteurs qui ont accompagné Josée Kamoun au fil de son expérience de traductrice, autant qu'elle-même les a accompagnés et traduits en français. Redisons-le, pour elle (comme, en traductologie pure, pour Katharina Reiss notamment), la traduction est d'abord une affaire de lecture attentive et approfondie (p. 494-502). Avec, au sujet de Georges Orwell, cette conclusion inspirante : « J'avais lu l'œuvre plusieurs fois au cours de ma vie, mais c'est seulement en la traduisant que j'en ai pris pleinement conscience » (p. 98). C'est que la traduction est élucidation, par obligation de « déconstrui[re] les évidences » (p. 466).

Un quatrième leitmotiv découle du précédent : ce dictionnaire amoureux est aussi une réflexion sur la nature même de la traduction, sur son objet (« nous le disons de diverses manières : on ne traduit pas des mots et des phrases, on traduit des effets », p. 126, ou p. 149-167), ses normes (de la note du traducteur comme baromètre, p. 309-315, par exemple), l'état d'incertitude propre à la sphère traductionnelle (p. 336-341 notamment), le statut des traducteurs aux yeux de la société (p. 351-360), leur formation (surtout, à vrai dire, dans le champ littéraire qui reste au cœur des préoccupations de l'autrice, p. 476-482), ou les principes définitoires d'une approche (« l'écart, c'est la grande affaire du traducteur », p. 112). Le tout sans visée prescriptive ni jugement sur la valeur ou le mérite de différentes traductions, au point de reprendre treize versions différentes d'un même passage de Jack Kerouac (en attendant, le cas échéant, la vôtre, dont l'emplacement est déjà retenu, p. 439-448) : la traduction est un trait d'union.

Chaque traducteur aurait bien sûr sa propre idée d'un dictionnaire amoureux sur la profession qui le fait vivre et qu'il fait vivre. Quelles entrées manqueraient à celui-ci ? Typographie (Obsession pour la) ; Pinailage ; Perfectionnisme (Des dangers du) ? Contentons-nous de

dire qu'au moins une entrée, sur la vraisemblance langagière, a (au dire de l'auteur lors du lancement de l'ouvrage à Paris, en mai 2024) été omise de la version finale : peut-être un jour dans une revue traductologique ? L'amour, intrinsèquement, est subjectif, et cette subjectivité est ici revendiquée : tous les traductologues, par exemple, ne seraient pas d'accord avec l'idée que l'entropie est consubstantielle à la traduction (p. 100). Mais tous ne seraient pas non plus d'accord avec tout ce que dit Valéry Larbaud<sup>2</sup>. Et qu'importe : le débat est relancé, et c'est l'essentiel. C'est justement là que se situe l'intérêt : faire réfléchir et donc, occasionnellement, appeler le débat, voire la polémique. Mais une polémique ancrée dans le concret et le savoir plutôt que dans les idées reçues, comme c'est encore souvent le cas dans notre secteur. Grand est le travail de pédagogie que nous devons accomplir à destination du monde extérieur pour faire mieux connaître et mieux comprendre – y compris pour faire aimer – la traduction. Ce livre y contribue avec allégresse. Nous dirons qu'il est salubre.

[nicolas.froeliger@u-paris.fr](mailto:nicolas.froeliger@u-paris.fr)

**KAMOUN Josée**, *Dictionnaire amoureux de la traduction*, Paris, Plon, 2024.

---

<sup>2</sup> LARBAUD Valéry, *Sous l'invocation de saint Jérôme*, Paris, Gallimard, 1946.